

raisons découvertes en Espagne,—plusieurs révoltes des indigènes dans l'Inde,—des phrases menaçantes publiées dans le *Times* de Londres contre le bill de l'Orégon voté par la chambre des représentans à Washington, mais étouffé dans le sénat, phrases qui, par conséquent, n'ont plus de sens,—quelques changements sans importance dans le personnel du cabinet anglais, et une réforme hardie et libérale du régime fiscal d'Angleterre, proposée par sir Robert Peel en présentant aux communes son projet de budget des dépenses et recettes. Cette réforme est si importante que nous en développerons l'ensemble et les détails. Nous nous bornerons à dire aujourd'hui que l'une des principales réductions du nouveau bill doit s'appliquer aux droits sur les sucres et les mélasses. En compensation du déficit que ces réductions peuvent amener dans le budget, sir Robert Peel propose que l'impôt extraordinaire de l'*income tax* soit prolongé pour trois ans de plus.

Sous le rapport commercial, les nouvelles sont bonnes. Il y a eu sur le marché de Liverpool une avance de 1/8 denier par livre sur les cotons, mais cette hausse n'avait pas un caractère de généralité bien assise. Au Havre, il y avait eu d'abord une légère avance dans les prix, à laquelle avait succédé, le 28 février, quelque hésitation dans l'attente des nouvelles d'Amérique; cependant, la moyenne des prix du mois de février était de 3 à 4 centimes plus élevée qu'à la fin de janvier, et les ventes du mois s'étaient élevées à 51,894 balles.

Un paquebot du Havre à New-York, la *Ville de Lyon*, s'est perdu, et les journaux anglais ne nous ont apporté aucune nouvelle de la *Normandie*, de l'*United States* et de l'*England*, trois paquebots de Liverpool qui ont péri probablement dans l'ouragan du 11 au 12 décembre.

AMÉRIQUE.

Réveil des anti-rentiers.—Les compagnies de milice qui avaient été dirigées dans les comtés agricoles dont les fermiers voulaient secouer le joug des propriétaires, sont rentrées dans leurs foyers, il y a quelques jours, après une campagne dans laquelle elles n'ont gagné ni gloire ni argent, car le trésor de l'état refuse de payer leur oisiveté. Mais, à peine les soldats citoyens avaient-ils tourné les talons, que les anti-rentiers ont de nouveau levé l'étendard de la révolte agrarienne, et se sont embusqués sur les chemins, avec leurs déguisemens d'Indiens, pour résister aux shériffs qui se hasardaient sur les fermes pour réclamer le paiement des rentes. L'un de ces malheureux officiers ayant été saisi et emplumé, l'autre jour, dans le comté de Delaware, quelques-uns de ses confrères se sont mis à la poursuite des coupables; mais il leur a fallu bien vite rebrousser chemin devant un attroupement de plus de cent anti-rentiers. A leur retour à Delhi, la population a été appelée aux armes, et un corps de cent hommes a marché à la rencontre des révoltés. Aux dernières dates, le 12, on attendait avec anxiété la rentrée de cette petite armée.

—Par le brick *Leopold O'Donnell*, arrivé à la Nouvelle-Orléans, nous avons reçu le *Diario* de Vera-Cruz du 1er mars. Santa-Anna n'avait point encore été jugé; et l'opinion était qu'il ne serait condamné ni à la mort, ni à l'exil, mais à l'emprisonnement pour la vie, afin de l'empêcher d'entretenir des intrigues aux portes du Mexique. Le congrès national était occupé à discuter la nouvelle constitution qui est, en grande partie, imitée de celle des Etats-Unis. Tous les décrets de Santa-Anna, ayant pour but de lever des emprunts forcés et des taxes extraordinaires sous prétexte de faire la guerre au Texas, ont été annulés. La presse mexicaine n'en continue pas moins à défendre les droits du Mexique sur le Texas contre l'usurpation des Etats-Unis. Le célèbre Gomez Farias, récemment rentré de son exil dans sa patrie, s'est rendu le 25 à Mexico où l'on attend à lui voir prendre une part active dans le gouvernement.

PETIT-PIERRE.

NOTRE-DAME D'AURAY.

GN'Y A PAS DE DANGER !..

C'était vers la mi-octobre de l'année 1822; les vacances tiraient à leur fin, et nous voyions arriver rapidement le jour où il nous faudrait reprendre le cours ordinaire de nos travaux. Ce moment devait au reste assez peu nous coûter. La carrière dans laquelle nous allions entrer nous paraissait vaste et brillante; et, au sortir du collège, la vie d'étudiant en médecine, avec son heureuse indépendance et ses travaux selon nos goûts; nous offrait en perspective le *nec plus ultra* du bonheur.

Cependant nous ne laissions pas d'éprouver quelques regrets: cette campagne si belle au déclin de l'automne, cet air si pur, ces rayons de soleil si doux après les premiers froids du matin;—il nous faudrait échanger tout cela pour le séjour d'une grande ville au ciel gris, aux épais brouillards, aux miasmes infects et aux rues fangeuses.

Adieu, notre petite chambre au levant, si blanche, si propre, si simple et si délicieuse! Adieu, nos admirables points de vue, les vieux arbres de notre connaissance, et ces coteaux qui semblaient s'arrondir en s'uyant pour nous faire un gracieux horizon! Adieu, ces troupeaux si bien repus que nous aimions tant à voir arriver des pâturages, et s'abriter bien chaudement sous leurs toits de glaucus et de roseaux.

Et ces tasses d'excellent lait qui nous affriandaient si fort! Et ces longues veillées au coin du feu, alors que le coup de vent de la St. François faisait craquer les branches des châtaigniers, et les premières

pluies d'hiver, fouettant les murs de notre demeure, redoublaient jusqu'au fond de nos cœurs le sentiment de notre bien-être et de notre sécurité!

Adieu, toutes ces belles et bonnes choses!... adieu la ferme!... adieu les champs!

Connaissez-vous sur la rive gauche de la Seine, cette rue sale, étroite et grimpante de la vieille Lutèce, qui fait si peu d'honneur au bienheureux saint Jacques son patron? Eh bien! c'était là que nous devions, un ami et moi, transporter nos modestes pénates, et installer nos vastes espérances et nos travaux.

Une couple de mansardes, formant, l'une dans l'autre, quelques toises carrées, une ascension de six-vingts marches peut-être à effectuer plusieurs fois par jour;—voilà, avec l'hôpital et les malades, ce pour quoi nous allions quitter notre Bretagne aux mœurs antiques et aux champs si doux!

Quelques jours avant notre départ, nous dûmes faire nos adieux dans les fermes du voisinage. Les jeunes gens, nos anciens camarades, s'émervillaient de ce que nous allions voir enfin ce fameux Paris! les jeunes filles frémissaient à l'idée que nous avions cent lieues à faire, et leurs mères nous plaignaient d'un voyage qui devait nous séparer pour si longtemps de nos familles. Partout on nous recevait avec toute la cordialité bretonne; on nous souhaitait un voyage sans accident; on faisait des vœux pour notre retour.

Une fois encore, le fermier du Moulin-Neuf voulut nous retenir à la veillée; et, pour nous faire honneur, quelques mets extraordinaires, les jours ouvrables, furent ajoutés par lui au repas du soir. Bientôt nous nous réunîmes pour manger des châtaignes au coin du feu. De temps en temps le maître de la maison faisait circuler une immense écuelle de cidre, qui rappelait assez bien la coupe d'Hercule et l'hospitalité antique. La métayère donnait des soins à son plus jeune enfant, les servantes filaient avec activité, et tout le monde s'occupait de quelques légers travaux qui n'empêchaient ni les joyeux propos ni les libations.

Un seul voisin, nommé Petit-Pierre, demeurait dans une inaction à peu près complète. Ancien ami de la famille du fermier, il avait ses privilèges au Moulin-Neuf, et savait largement en profiter.

C'était un homme de petite taille, déjà avancé en âge, et qui paraissait avoir beaucoup souffert. Cependant il avait encore le regard vif et le geste animé. Peut-être les fréquentes rasades de la soirée avaient-elles contribué à stimuler ses facultés; et un large boi d'une terre grossière qu'il vidait et remplissait assez souvent, pouvait, au besoin, donner quelque poids à cette supposition.

Quoiqu'il en soit, drapé gravement dans son manteau de peaux de biques, Petit-Pierre, pendant quelque temps, nous avait paru triste et rêveur. Il tenait sans voir ses yeux fixés sur le foyer, et se plaisait à exciter machinalement des milliers d'étincelles qui se détachaient en crépitant des souches de châtaigniers à demi consumées. Tout-à-coup, se versant une nouvelle rasade, et sortant de cette espèce d'apathie dans laquelle il était plongé, il prit sans façon la parole, et dès les premiers mots qu'il prononça, nous pûmes connaître facilement quel avait été l'objet de ses méditations.

—Vous partez pour Paris, nous dit-il assez brusquement; c'est bien, c'est très-bien; que ne puis-je vous accompagner! J'irais voir le général Piré à qui j'ai sauvé la vie sous la république, lorsqu'il se battait avec nous contre les Bleus. J'irais demander au maréchal Soult s'il se rappelle encore toutes les belles promesses qu'il nous faisait à Rennes, lorsqu'il était gouverneur de la Bretagne avant les Cent-Jours.

—Mes amis, mes braves amis—c'était à nous autres vieux royalistes bretons qu'il parlait ainsi à cette époque—je ne regrette qu'une chose au monde, c'est de n'avoir pu combattre dans vos rangs. Vous êtes tous Français; vous êtes même tous de très-bons Français; soyez persuadés que je parlerai à notre bon roi de vos services, et que vous serez récompensés dignement.

—Et puis, là-dessus, des poignées de main et des coups de champagne, que c'était une bénédiction. Dieu! en donnait-il de ces poignées de main! mais malheureusement nous avons reconnu depuis que c'était une monnaie diablement légère et passablement insignifiante.

—C'est égal, gn'y avait pas d'affront; il nous semblait à nous autres vieux lous qu'il parlait presque aussi bien que M. le Recteur, et nous ne le trouvions pas plus fier que maître Jean-des-Défunts lorsqu'il fume sa pipe à la porte du presbytère. Mais minute; voici que Bonaparte revient tout d'un coup de cette petite île qu'on lui avait donnée à gouverner je ne sais trop pourquoi; et, en guise de récompense, notre ami Soult donne des ordres et des renseignements pour nous faire coffrer!... Merci!...

—Il en coûta même quelques semaines de prison à mon ancien ca-